quatre — étant constamment occupés aux soins matériels et spirituels des écoles-pensionnats et au ministère des dix Missions principales.

2. Les langues diverses qu'il faut apprendre. Quatre sont en usage dans nos missions : le sauteux, le cris, l'assiniboine et le sioux.

3. Les relations de plus en plus fréquentes des Indiens avec les Blancs, dont ils apprennent plutôt les vices que les vertus, vices favorisés d'ailleurs par leur vie oisive et misérable.

4. La propagande hostile des ministres de l'hérésie qui disposent de grandes ressources et qui attirent à eux les pauvres Indiens par l'appât des avantages matériels. Ils vont volontiers à ceux qui leur donnent des habits et des vivres.

J. Magnan, *O. M. I.*, *Provincial.*



VICARIAT DU YUKON
(Ecole industrielle de Lejac.)

Lettre du R. P. Nicolas Coccola, à Mgr le Révérendissime Père Supérieur Général.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Les deux camps que vous connaissez si bien, Stoney Creek et Stuart Lake, sont en deuil.

Après trente-six ans dépensés au service de l'Eglise et de son peuple, le chef Antoine, âgé de 89 ans, rendait son âme à Celui de qui il l'avait reçue.

Durant les longues années de son règne, il avait su maintenir l'ordre et la foi, même après que les Blancs eurent envahi la contrée. Il avait évité de sérieuses frictions avec les nouveaux venus qui, de temps à autre.

essayaient d'empiéter sur les droits et les terres des Indiens. Il avait su conserver une ligne de démarcation raisonnable entre les Blancs et les Indiens.

Ceux-ci, par la culture des terres et l'élevage des bestiaux, furent mis par leur chef sur un pied d'indépendance. Occupés sur leurs propres réserves, ils étaient rarement obligés d'aller travailler chez les Blancs pour se procurer de quoi suffire à leurs besoins, bien que de temps à autre, ils y aient été attirés par la promesse de plus gros gages.

A mon arrivée dans ce district, les animaux à fourrure précieuse étaient encore nombreux et les pelleteries étaient fort demandées. Naturellement nos Indiens ne pensaient pas à s'assujettir au travail des champs pour gagner leur vie. Il m'était difficile de leur faire comprendre que cet état de choses ne pouvait toujours durer. Avec la venue des Blancs, les fourrures deviendraient rares, et, s'ils ne s'adonnaient pas à la culture du sol, ils souffriraient de la faim.

C'est alors que le chef Antoine me dit : « Pourquoi « parles-tu toujours de travailler la terre ? Parle-nous « de prière : voilà ton terrain. Donne-nous la parole « du Bon Dieu : voilà ce que nous attendons du prêtre. « — Mais c'est justement la parole de Dieu que je te « donne. Sur son grand papier, il est marqué : A la « sueur de ton front, tu mangeras ton pain. - Si c'est « ainsi, je me rends », déclara enfin le chef.

Le mouvement est lancé. Le chef Antoine, avec ses enfants, donne l'exemple du travail. Les arbres des forêts sont abattus et remplacés par des champs de blé, d'avoine et de légumes de toute sorte. Les bêtes à cornes remplacent les petits chevaux sauvages ; de gros chevaux de trait sont attelés à la charrue. Grâce aux produits des champs, Stoney Creek possède maintenant une belle église avec statues et tout le nécessaire pour le culte.

Le matin du 8 février, les RR. PP. McGrath et Ouellet, appelés par télégramme, administraient les derniers Sacrements au chef Antoine. Le digne homme

les reçut avec les meilleures dispositions. Le soir du même jour, il s'endormait dans la paix du Seigneur. Chef Antoine était connu et estimé au loin ; des dépêches annoncèrent partout sa mort.

Le camp me désirait pour l'enterrement. Chose facile à cette époque où l'on ne voyage plus à travers des sentiers tortueux, en raquettes ou en traîne à chiens, mais en automobile, sur de beaux chemins déblayés de la neige par de grandes charrues à gazoline. Les Blancs de Vanderhoof, qui avaient le chef en estime, étaient présents à l'enterrement.

Voici le moment critique : trouver un successeur. L'ambition n'est pas uniquement l'apanage des Blancs. Les Indiens en ont une bonne dose. Le R. P. McGrath fait comprendre la nécessité d'élire un chef digne du prédécesseur, un homme courageux qui maintiendrait le camp dans le droit chemin. Le moment arrive ; les votants, s'agenouillant devant l'Autel, donnent le nom de celui qu'ils jugeaient devant Dieu le plus capable pour la conduite du peuple.

Dans l'église, le chef nouvellement élu vint s'agenouiller au pied du cercueil de son prédécesseur, pour prêter serment de continuer son œuvre. Au sortir de l'église, la foule rangée à la porte, acclama le nouveau Chef et lui serra la main comme preuve de soumission.

* * *

Le 11 février, nous avions à peine quitté Lejac pour nous rendre à Stoney Creek, qu'un messager nous annonce que le Chef de Stuart Lake, Joseph Prince, venait de mourir. Il était âgé de 78 ans.

Qui n'a pas connu le chef Joseph dans ce pays de la Nouvelle Calédonie ? Elevé avec les Pères à notre Mission Saint-Joseph, Cariboo, il a gardé jusqu'à son dernier jour l'amour de l'Eglise ancré dans son cœur depuis ses premières années. Il a toujours été le protecteur du prêtre, comme saint Joseph l'était de Jésus.

Parlant anglais, français et plusieurs dialectes indiens,

il était de la plus grande utilité pour le prêtre ; non seulement comme interprète à l'église, mais aussi dans les rapports avec les Indiens des différents camps. Il était prêt à donner sa vie pour le prêtre, comme il l'a prouvé bien des fois.

Un jour il accompagne le R. P. McGuckin. Il leur fallait traverser le camp de Kiskakass pour se rendre d'Hazelton à Bear Lake. La loi était qu'aucun Blanc ne devait entrer dans leur Camp. Joseph va trouver auparavant le Chef et lui fait comprendre que le prêtre n'était pas comme les autres Blancs, exploitant les mines et les fourrures ; qu'il ne cherchait que le bonheur de tous. Le prêtre et son guide purent librement passer, laissant un bon souvenir. Plusieurs années après, j'eus l'occasion de baptiser quelques-uns d'entre eux. Ils auraient voulu que j'aille souvent chez eux ; mais le temps ne me le permettait pas toujours.

Dans une autre circonstance, à Hagwilget, le R. Père Lejacq avait eu à se prononcer sur un cas que le Chef n'avait pas voulu résoudre, de peur d'offenser l'une ou l'autre des parties. Le cas résolu, la partie perdante résolut de tuer le Père. Le chef Joseph en eut connaissance et se tint sur ses gardes.

Le soir, bien tard, le perdant entrait dans la loge du prêtre avec un coutelas caché sous sa couverture, et attendait que le Père fût couché pour frapper son coup.

Joseph, prenant alors son fusil, lui cria d'une voix tonnante : « Sors d'ici ou tu es mort. » C'est là le caractère indien : si quelqu'un se montre plus audacieusement courageux que lui, il se rend facilement. Joseph savait tout cela. Après le départ du meurtrier, les deux voyageurs purent dormir en paix.

Ce que chef Joseph était pour le prêtre en voyage, il l'était à Stuart Lake. Il ne connaissait pas la peur et tous le craignaient. Après l'arrivée des Blancs, qui essayèrent à plusieurs reprises de ruiner la discipline, chef Joseph tint bon jusqu'à la fin.

Le R. P. E. Allard reçut son dernier soupir. Les gens de Stuart Lake désiraient Mgr Bunoz pour les funérailles.

Monseigneur, ne pouvant pas répondre à leur appel, m'envoya à sa place : je fus très heureux de pouvoir rendre ce dernier service à celui de qui j'en avais tant reçu pendant mon séjour à Stuart Lake.

* * *

Notre Ecole, que vous connaissez, va son train. Nos 170 enfants, garçons et filles, progressent à tous les points de vue. Notre personnel, au nombre de dix-sept, sans compter quelques ouvriers extras, font de leur mieux pour le progrès de l'école. Ingénieur, fermiers, mécaniciens, tous sont à l'œuvre.

Sans le dévouement de nos bonnes Sœurs de l'Enfant-Jésus, il nous serait presque impossible d'arriver à tout, surtout en temps de maladie. Durant l'épidémie de grippe, nous eûmes à la fois 52 enfants au lit, Trois moururent victimes du fléau.

. Le R. P. McGrath, en charge des familles échelonnées sur la ligne du Canadien national, m'aide à tenir les livres, quand il est à la maison.

Le jeune P. Ouellet prend soin des Camps indiens des alentours ; mes enfants spirituels d'autrefois. Quand il est à la maison, il essaye de rétablir la fanfare de l'école, avec les garçons, qui aiment beaucoup la musique.

Mgr Bunoz, retournant de Grouard, où il était allé assister aux funérailles de Mgr Grouard, s'est arrêté un jour chez nous.

Espérant que ces nouvelles d'un pays que vous connaissez et où vous n'êtes pas oublié feront une diversion à vos sérieuses occupations,

Je vous prie de me croire, Monseigneur et bien-aimé Père, votre humble enfant,

N. Coccola, *O. M. I.*

